

Bouyoucas, Pan; Kürtösi, Katalin

**"...choses qui ne s'expliquent pas" : entretien avec Pan Bouyoucas**

*The Central European journal of Canadian studies*. 2021, vol. 16, iss. [1], pp. 21-24

ISBN 978-80-280-0035-6

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/144902>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



« ... choses qui ne s'expliquent pas »<sup>1</sup>

## Entretien avec Pan Bouyoucas

“...things that don't explain themselves”

## An interview with Pan Bouyoucas

Interrogé par / Interviewed by Katalin Kürtösi

Le nom de Pan Bouyoucas est connu en Europe centrale aussi : parmi ses 15 romans, 7 sont publiés en serbe et les premiers chapitres de *L'autre* ont été traduits en hongrois. De racines grecques, il est arrivé à Montréal avec sa famille quand il avait 17 ans après une enfance passée au Liban. Bien qu'ayant fréquenté les écoles privées en français au Liban, il a dû s'inscrire à l'école anglaise au Québec, car il n'était pas catholique.

**KK** Quelles langues parlez-vous ?

**PB** Le grec, le français, l'anglais et l'arabe. (À propos, deux de mes textes ont été traduits et publiés en russe: *Nocturne* et *L'homme qui voulait boire la mer.*)

**KK** Est-ce que vous rentrez parfois dans le vieux pays ? C'est le Liban ou la Grèce ?

**PB** Avant la Covid, j'allais souvent en Grèce. À cause des guerres et autres problèmes politiques au Moyen-Orient, je n'ai jamais remis les pieds au Liban depuis mon départ en 1963.

**KK** Pourquoi avez-vous choisi les études en architecture et en arts du spectacle (cinéma) ?

**PB** Adolescent, je voulais devenir peintre. Comme j'étais bon en mathématiques aussi, mes parents m'ont convaincu d'étudier l'architecture, disant que je pourrais toujours peindre. Après deux ans d'études d'architecture, je me suis rendu compte que je préférais raconter des histoires, et que le théâtre et le cinéma m'offraient plus de liberté artistique.

1) Pan Bouyoucas dans Vais, Michel et Philip Wickham. « Le brassage des cultures. Table ronde. » *Jeu*, no. 72, 1994. p. 10. <https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/1994-n72-jeu1072830/28751ac/> (le 17 janvier, 2022)



**KK** Dans les années 1980 et 1990, on a pu voir vos pièces de théâtre à Montréal. Avez-vous participé au processus de mise-en-scène ?

**PB** Je n'ai jamais fait de la mise en scène, mais j'aimais assister aux répétitions et offrir mes commentaires.

**KK** Votre dernière pièce est parue il y a 25 ans. Pourquoi avez-vous quitté le théâtre ?

**PB** Je n'ai pas quitté le théâtre, c'est le milieu du théâtre montréalais qui ne voulait plus de moi. Il y avait un temps, je connaissais tous les directeurs artistiques des théâtres. Avec les années, certains sont morts, d'autres retraités, et les jeunes qui les ont remplacés n'ont pas la même conception du théâtre que moi. Prenez *Hypatie*. Elle a été traduite et publiée en cinq langues et montée en France et en Italie, mais pas au Québec. Alors j'ai arrêté d'écrire du théâtre pendant une vingtaine d'années, car il m'était plus facile de publier des romans. Mais j'ai recommencé à écrire du théâtre depuis 3–4 ans et je continuerai à en écrire, même si les pièces ne seront jamais montées.

**KK** Est-ce que vous suivez la vie théâtrale à Montréal de nos jours ?

**PB** Oui, mais j'y vais de moins en moins, parce que j'aime de moins en moins ce qui se fait. Pas étonnant donc que mes textes ne soient pas montés.

**KK** En général, les articles sur votre œuvre vous mentionnent comme un auteur « gréco-québécois ». Mais, dans un entretien donné il y a presque 30 ans, vous avez dit que vous n'écriviez pas cela parce que vous vous considérez comme un « migrant » – pour vous, l'expression artistique est plus importante que l'élément autobiographique. En parlant de ce qui motive une vocation d'écrivain, vous avez dit, « Il ne faut pas penser que c'est uniquement parce qu'on a une origine autre qu'on cherche des raisons » (*Jeu*, 13). Comment voudriez-vous vous classer ?

**PB** Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai toujours fait partie d'une minorité, la minorité grecque de Beyrouth, puis celle de Montréal. Mais parce que j'ai toujours vécu dans des villes cosmopolites (y compris deux ans à New York), je me sens minoritaire même à Athènes. Et je comprends de plus en plus des auteurs comme Kafka, Ionesco et Beckett, qui ont pris la voie de l'absurde.

**KK** Après avoir passé la plupart de votre vie à Montréal, quelle est votre expérience sur l'intégration dans la société québécoise ? Lors d'une table ronde, vous avez dit « L'écriture, bien sûr, aide à s'intégrer. Mais l'intégration complète arrive quand l'immigrant — ou l'enfant des immigrants — est accepté culturellement » (*Jeu*, 18). Est-ce que, comme dans les années 1990, vous vous considérez encore comme « hybride » ?



**PB** Absolument. Je mourrai hybride. Mais maintenant, ça ne me dérange plus. Non seulement ça ne me dérange plus, mais j'en suis fier et parfaitement à l'aise dans ma peau. Peut-être parce que Montréal me permet cela. Je ne pense pas que je me sentirais aussi à l'aise dans certaines autres régions du monde.

**KK** En vous lisant, je trouve que les situations présentées dans vos livres sont très souvent cinématographiques ou théâtrales... Vos romans sont très concis. Avez-vous réfléchi à leur adaptation à l'écran?

**PB** Inconsciemment, ce sont peut-être les films que j'aurais voulu tourner il y a 30 ou 40 ans. J'ai déjà proposé un ou deux romans à des producteurs, une ou deux pièces de théâtre aussi... Des années plus tard, j'ai appris qu'on ne voulait pas de mes écrits parce qu'il me trouvait un peu « raciste » ! Moi, raciste. Parce que je disais certaines vérités que d'autres pensaient mais n'osaient pas les avouer ?

**KK** Les lieux de vos histoires sont quelque fois étonnants : par exemple, le toit d'une maison se trouve dans au moins trois récits ou pièces. Je l'interprète comme un îlot dans la mer de la métropole. D'autres récits nous offrent une géographie exacte de Montréal ou de Québec (ville). Comment choisissez-vous les lieux où se déroulent vos histoires ?

**PB** Je ne décide pas, c'est le lieu qui s'impose. Dans mes trois-quatre derniers romans, qui sont davantage à mes yeux des contes pour adultes, on ne sait même pas dans quel pays on est.

**KK** L'ironie est un élément souvent présent dans vos récits – cette dernière est-elle constitutive du regard que vous portez sur notre temps ?

**PB** Oui. Et tristement, c'est ce qui me manque le plus dans le théâtre et le roman québécois. Pas le sarcasme et le cynisme, mais l'IRONIE. Comme celle d'*Cedipe Roi*, par exemple, ou d'un polar d'Andrea Camilleri.

**KK** Pourquoi vous êtes-vous tourné vers le polar ? Qu'est-ce qui vous attire dans ce genre ?

**PB** Dans mon esprit, je n'écrivais pas des polars mais des tragédies. Parce qu'ils étaient armés, je considérais mes personnages policiers, par exemple, les soldats d'aujourd'hui, comme Macbeth l'était à son époque.

**KK** Durant les cinq dernières années vous n'avez publié ni roman, ni contes ou nouvelles. Pourquoi ?

**PB** J'ai eu des problèmes de santé, qui m'ont forcé, entre autres, à arrêter de fumer. Je fumais depuis 50 ans. Et sans cigarette avec mon café, je n'arrivais pas à me



concentrer, ni même à lire un livre, pendant presque deux ans. Ça va mieux maintenant. La preuve: je viens de terminer un nouveau roman, ainsi que deux pièces de théâtre.

**KK** Quand nous nous sommes entretenu la dernière fois, vous avez mentionné que vous vous adonnez à la peinture : quels sujets et quelles techniques préférez-vous ? Avez-vous déjà montré vos tableaux au public ?

**PB** Le jour, j'écris, le soir, je peins. À l'huile, généralement. Étudiant, je gagnais un peu d'argent en faisant des portraits, généralement au fusain et au pastel. Je n'ai jamais exposé (je devrais pourtant), mais certaines de mes illustrations se sont retrouvées sur des couvertures de livres.

**KK** Si je ne me trompe pas, vous avez visité la Serbie où vous avez été convié dans le cadre du marché de livre de Beograd. Quelles impressions vous a laissées ce séjour dans cette partie de l'Europe centrale ?

**PB** J'ai été invité cinq fois au salon du livre de Belgrade. Je n'ai jamais été aussi bien accueilli de ma vie. Grâce à mon traducteur et très cher ami Djordje Krivokapic.

**KK** Je vous remercie pour votre temps et les réponses que vous m'avez apportées. Je forme des vœux pour que vos romans soient bientôt traduits et publiés dans notre région.

Né au Liban de parents grecs, **PAN BOUYOUCAS** a eu une carrière littéraire très diversifiée. En plus d'écrire pour le théâtre en anglais et en français, il a publié des romans (entre autres *La vengeance d'un père* et *The Man Who Wanted to Drink Up the Sea*), des nouvelles (*Docteur Loukoum* et *Gandhi's Admirer*), et un livre pour enfants (*Thésée et le Minotaure*). Il est aussi traducteur.